



**Luoghi della memoria,
memoria dei luoghi
nelle regioni alpine occidentali**

1940
- - -
1945

A CURA DI
ERSILIA ALESSANDRONE PERONA
E ALBERTO CAVAGLION

BLU
COLLEZIONE

Nous avons organisé, au cours de l'été 1999, une manifestation patrimoniale intitulée « la route du sel ». Elle visait à faire revivre la mémoire de ces caravanes qui empruntèrent, pendant plusieurs siècles, les chemins muletiers unissant les rivages méditerranéens aux plaines du Piémont. Au-delà du folklore, nous souhaitons évoquer par cette initiative les évolutions récentes qui ont affecté les représentations territoriales de la montagne alpine.

Les représentations du territoire retiennent en effet l'attention des sciences sociales par la dimension universaliste de leurs procédés. Un même souci de mise en scène de l'espace vécu unit la géographie mythique des sociétés traditionnelles aux politiques patrimoniales du monde contemporain. Les sociétés modernes leur ont toutefois donné des développements particulièrement innovants, dont la montagne des Alpes offre une illustration exemplaire.

Vers la fin du XVIII^e siècle, la frontière des Alpes fut ainsi le siège d'un renouvellement radical des conceptions traditionnelles de l'espace vécu.¹ Les peintres et les alpinistes en ont été les principaux acteurs. Leurs préoccupations artistiques, scientifiques, sportives ou touristiques furent notamment aux sources de la construction des identités nationales des pays riverains. Sous l'influence de leurs représentations, ces montagnes considérées jusqu'alors comme un espace d'échanges et de contacts, allaient en effet devenir une barrière, en tant que matérialisation des limites des Etats-Nations².

On s'est attaché ici à un inventaire des procédés muséaux ou patrimoniaux employés. Renvoyant à des enjeux territoriaux aux connotations ethniques et identitaires affirmées, ils témoignent de la véritable nature des politiques mémoriales et nous interrogent sur leurs enjeux et leur devenir.

1° PARTIE. NOUVELLES FRONTIERES ET LIEUX DE MEMOIRE : L'EXEMPLE NIÇOIS

La naissance de la nation italienne conduisit à une redéfinition généralisée de ses frontières, qui concerna l'ensemble de l'arc alpin. Dans ses régions méridionales, de Nice à Chambéry, le changement de souveraineté prit la forme innovante d'un référendum, l'un des premiers exemples de reconnaissance du droit à l'autodétermination des peuples.

Malgré cette légitimité, indiscutable en apparence mais plus relative quand à ses formes, la remise en cause des anciennes appartenances donna le jour à une étonnante entreprise de réécriture historique. Qu'il s'agisse d'en célébrer l'avènement ou d'en relativiser la portée, ses protagonistes poursuivaient des objectifs communs. Ils reposaient sur l'inscription de la nouvelle partition dans la longue durée, au travers de références qui font une large place à des notions d'ordre territorial.

A ces manipulations érudites de l'histoire font écho une multitude d'initiatives plus populaires, visant à intégrer les nouvelles frontières dans l'imaginaire collectif. Elles donnèrent lieu à une vaste entreprise de matérialisation institutionnelle des nouvelles limites dans le territoire et l'espace vécu.

Au travers de cette courte étude, nous nous proposons de confronter ces différents registres, institutionnels et existentiels, dans le but d'essayer de saisir la dynamique globale de « l'effet frontière », un phénomène qui demeure de nos jours d'une grande actualité.

¹ On se reportera notamment à ENGEL Claire Eliane, *Histoire de l'alpinisme des origines jusqu'à nos jours*, Paris, Je Sers, 1950, 250p. ill., ainsi qu'à *La littérature alpestre en France au XVIII^e et au XIX^e siècle*, Chambéry, s.e., 1930, 228p., à « Homo turisticus. Du tourisme ordinaire en montagne », *Revue de Géographie Alpine*, 79, 4, France, 1991, 133p., ou encore à « La haute montagne, visions et représentations », *Revue Régionale d'Ethnologie*, n°1-2, Grenoble, Centre Alpin et Rhodanien d'ethnologie, 1988, 258p. Voir aussi à ce propos, les récits rapportés par BOZONNET Jean Paul, *Des monts et des mythes. L'imaginaire social de la montagne*, Grenoble, Presses Universitaires, 1992, 294p., pp30-34 qui évoque l'"humanisation" des paysages de la montagne au travers des légendes de pétrifications.

² Pour les Alpes méridionales, le rôle des alpinistes dans la délimitation des frontières fut particulièrement illustré par le docteur Vincent Paschetta. En ce qui concerne la place occupée par les frontières dans l'histoire des identités nationales, on se reportera aux notes suivantes.

Les manipulations érudites de la mémoire

Pour justifier de l'identité niçoise, les historiens et les géographes firent largement appel à l'histoire de la romanisation ou à celle du haut moyen âge, sans oublier l'épisode révolutionnaire. Du côté des historiens français³, il s'agissait non tant de démontrer la légitimité du sentiment pro-français, clairement établie, que d'affirmer leur allégeance et leur loyauté. Il en fut vraisemblablement de même pour les tenants de l'irrédentisme italien.⁴

Ce cas exemplaire de réécriture de l'histoire eut en fait un impact très relatif, sur une population en majorité illettrée et par ailleurs habituée, de par sa situation frontalière, à jouer de la multiplicité des appartenances. En ce qui concerne l'identité française du pays niçois, elle se construisit plutôt sous l'influence des guerres et de leur inscription dans le territoire et l'espace vécu.

La naissance d'un sentiment national vit alors le jour autour de deux registres, l'un existentiel et populaire, l'autre plutôt érudit et fortement connoté institutionnellement.

Les commémorations existentielles de l'appartenance

L'hécatombe résultant du conflit frontalier qui opposa la France et l'Allemagne entre 1914 et 1918 allait imposer pour longtemps l'idée de sacrifice comme fondement des identités nationales. Elle trouva tout naturellement sa place dans l'espace traditionnel du sacré, sous la forme des plaques commémoratives qui se multiplièrent dès lors dans les églises et les sanctuaires de la religiosité populaire. Cette sacralisation se perpétua par la suite, avec la célébration des « martyrs » de la Résistance. Elle se faisait avant tout l'écho d'un processus collectif de deuil, renforcé par l'emploi de procédés empruntés aux cimetières.

Ce travail de deuil allait aussi donner lieu à un important travail de mémoire, qui prit la forme innovante d'une mise en scène de l'espace vécu. Les monuments commémoratifs allaient ainsi envahir les rues, les jardins, les écoles, les gares, les mairies ou les commissariats. Ces « lieux de mémoire » devinrent dès lors un espace privilégié pour la construction de l'identité nationale. Fortement redevables de procédés muséographiques ou patrimoniaux, ils allaient de plus servir d'outil pédagogique, au travers de la participation des enfants des écoles aux cérémonies commémoratives à caractère patriotique dont ils étaient le siège.⁵

L'institutionnalisation de la frontière

L'inscription de l'identité nationale dans le territoire connu, dans le même temps, des développements tout aussi considérables, mais cette fois sur un registre éminemment institutionnel. Ils se traduisirent par une vaste entreprise de matérialisation de la frontière⁶, qui allait radicalement transformer la nature et la perception de la montagne alpine. Le pays niçois était jusqu'alors, comme l'ensemble des Alpes, une zone de contact et d'échange

³ Sur les réécritures de l'histoire, auxquelles conduisit le passage de Nice à la France, on consultera notamment RUGGIERO Jacques, « 1939-1940 : comment prouver que Nice est bien française? », *Cahiers de la Méditerranée*, n° 33-34, Nice, Centre de la Méditerranée Moderne et contemporaine, 1986-1987, pp 127-139, BASSO Jacques, ISOART Paul, « Nice, la Provence et la France dans l'histoire et le discours politique, 1860-1940 », in "1388", *Actes du colloque de Nice*, Nice, 1990, pp 509-521, ou encore RUGGIERO Alain, « La Dédiction ... contre argument... pour démontrer que Nice était française », in "1388", *Actes du colloque de Nice*, Nice, 1990, pp 495-507.

⁴ L'irrédentisme italien trouva sa forme la plus élaborée avec les ouvrages de Nino Lamboglia, qui fut l'éminence grise de la colonisation fasciste des Alpes Maritimes. Il fonda après la guerre *l'Istituto Internazionale di Studi Liguri*, dont le concept de civilisation ligure rejoint l'idée mussolinienne de l'union des nations latines. On se reportera notamment à LAMBOGLIA Nino, *Les unités historiques et administratives de la Ligurie Occidentale*, Bordighera, ISL, 1943, 30p, et aux polémiques qui ont accompagnées ses publications relatives à l'histoire régionale.

⁵ Voir les illustrations qui accompagnent cet article et les nombreux travaux publiés dans la revue *Nice Historique*.

⁶ PANICACCI Jean-Louis, *Les Alpes-Maritimes de 1939 à 1945*, Nice, Serre, 1989.

plutôt qu'une frontière au sens moderne du terme. Depuis le moyen-âge, il mettait en relation trois Etats, les Royaumes de France et de Piémont-Savoie et la République de Gènes. Cette situation transfrontalière était en fait la principale activité économique de la région, comme en attestait alors son statut de zone franche.

La militarisation de la frontière allait remettre en cause ces traditions séculaires. On est en droit de s'interroger, rétrospectivement, sur sa véritable nature. La partition du pays niçois fit en effet l'objet d'un large consensus. L'inscription militaire de la nouvelle frontière dans le territoire n'avait-elle en fin de compte d'autres justifications que ses visées identitaires ? On peut le penser, si l'on se réfère à des procédés contemporains, comme l'importance tenue par la montagne des Alpes dans l'histoire de la nation suisse, dans le discours national socialiste du III^e Reich⁷, dans l'institution fasciste italienne des Alpini⁸ ou encore, en ce qui concerne la France, dans l'idée expansionniste de « frontières naturelles ».

Leur propos commun visait à la fois à l'intégration des populations frontalières et à la matérialisation des limites des nouvelles nations. L'exemple des Alpes du Sud illustre exemplairement cette réalité et son impact sur les représentations du territoire et de l'espace vécu.

Sur les chemins du sel

A la fin du XIX^e siècle, les sociétés traditionnelles des Alpes conservaient des caractères profondément archaïques. La modernité n'était pas passée ici par le stade de l'industrialisation, mais par celui du développement touristique. Par leurs préoccupations romantiques, ses promoteurs avaient contribué à la préservation d'un mode de vie hérité du moyen âge, voire même de la romanisation. Bien que marginalisée, l'économie pastorale restait alors dominante, l'agriculture étant réduite pour l'essentiel à des formes de jardinage. Les innovations majeures de la villégiature allaient ainsi s'inscrire, en matière économique, sociale et paysagère, dans une fonction de commerce et de transit bien établie.

L'histoire de la montagne niçoise se résumait en effet, depuis le moyen-âge, à son statut de zone franche. Il reposait principalement sur le négoce de l'huile et du sel⁹, résultant de la complémentarité entre la mer et la montagne entretenu par ce même commerce. A l'occasion des transhumances, les importations de sel accompagnaient ainsi chaque été les troupeaux de la Provence vers les pâturages des Alpes afin d'assurer l'alimentation du bétail. Le sel était tout aussi indispensable aux multiples tanneries qui constituaient alors l'un des débouchés essentiels des éleveurs. Il servait aussi à la confection des salaisons et notamment à la préparation des anchois, des charcuteries, des olives et des fromages.

Le commerce du sel constituait par ailleurs une véritable monnaie d'échange, pour toutes les productions agricoles et artisanales de la montagne alpine et des régions voisines. Le sel possédait en effet de longue date toutes les caractéristiques de la monnaie moderne. Pour certains historiens, il en serait même l'ancêtre. La société niçoise offrait, de ce point de

⁷ En ce qui concerne la Suisse on consultera WALTER François, « La montagne des Suisses. Invention et usage d'une représentation paysagère (XVIII^e-XX^e siècle) », *Etudes Rurales*, n° 121-124, pp 93-107, et BERTHO LAVENIR Catherine, *La roue et le stylo : comment nous sommes devenus touristes*, Paris, O. Jacob, 1999, 438p., p243 à propos de la constitution du mouvement du *Heimatschutz* et de la reconstitution d'un village suisse lors de l'exposition internationale de 1896. Pour l'Allemagne, on se reportera à Isabelle EWIG, "La montagne suspecte", in *Le sentiment de la montagne.. Catalogue de l'exposition du Musée de Grenoble, Grenoble-Turin 1998*, Grenoble, Glénat, 1998, pp97-107.

⁸ Pour l'histoire de l'institution fasciste des *Alpini* et de son impact dans l'Italie contemporaine on se reportera aux références citées dans cet ouvrage.

⁹ En ce qui concerne l'histoire régionale de la route du sel, on pourra consulter BERNARDINI, Enzo, LEVATTI, Ombretta, *Lungo le strade del sale dal mare Ligure a Ginevra*, Genova, Sagep, 1982, 207 p., BOTTIN Michel, « La sau dou Broc un épisode sanglant de la contrebande du sel à la frontière provençale », *Nice Historique*, Janv.-Mars 1988, ou encore CAIS DE PIERLAS, *Gli statuti della gabella di Nizza sotto i conti di Provenza*, Turin, s.e., 1893 et IMBERT Louis, « La route de Nice en Piémont du XV^e au XIX^e siècles », *Nice Historique*, Nice, 1938, pp28-37..

vue, l'exemple archaïque d'une économie d'autosuffisance fondée sur le troc. Les chemins du sel avaient conduit ici à la création d'un vaste réseau de communications informelles, qui concernait l'ensemble de la montagne alpine.

Mettant fin à une tradition de franchise et de contrebande bien établie, la délimitation des frontières allait donc renouveler en profondeur les pratiques et les perceptions de l'espace vécu. La réalité de cette instrumentalisation du territoire à des fins identitaires doit cependant être relativisée. Renouant avec des habitudes ancestrales, ces régions furent ainsi, au cours de la seconde guerre mondiale, le lieu privilégié de la Résistance à l'occupant nazi. Leurs pratiques traditionnelles de contrebande et d'immigration clandestine perdurent par ailleurs de nos jours, sous des formes nouvelles mais qui empruntent pour une large part à leurs antécédents historiques.¹⁰

Du deuil au patrimoine

A la suite de la dernière guerre, les pratiques mémoriales et commémoratives inaugurées au début du siècle connurent un regain d'intérêt sans précédent.¹¹ Leur prolifération fut tout aussi importante que leur impact identitaire. En France et en Italie notamment, la célébration des faits de résistance joua un rôle de mythe fondateur. Elles allaient déboucher toutefois, et de manière pour le moins paradoxale, sur une remise en cause généralisée des conceptions qui faisaient jusqu'alors du territoire le fondement des identités.

Probablement dues à la dimension universaliste de la *Shoah*, ces évolutions ont abouti de nos jours à la suppression des frontières, ainsi qu'à la disparition de l'idée de sacrifice qui leur était liée. La fonction du travail de mémoire ne pouvait qu'en être affectée, même si elle conservait en apparence les formes déjà codifiées par la tradition. Il en allait de même des identités nationales, affaiblies par la perte de leur assise territoriale et de leur sacralisation.

Ces évolutions s'expliquent aussi par l'émergence de plusieurs générations épargnées par les conflits militaires (à l'exception de la France et de ses guerres néo-coloniales). L'autorité morale des anciens combattants allait par la même dépérir, ouvrant la porte à une relecture plus libre de l'histoire. Elle fut grandement favorisée par les développements des médias, notamment par le cinéma¹², ainsi que par ceux des musées, des mémoriaux et de leurs mises en scène patrimoniales¹³. Par leur intermédiaire, les ré-interprétations érudites de l'histoire trouvaient à présent les moyens de toucher un très large public.

Malgré ces avancées, l'instrumentalisation des représentations du territoire demeure de nos jours extrêmement prégnante. La montagne des Alpes continue ainsi d'être perçue, à un niveau institutionnel, comme une sorte de cordon sanitaire. Sa militarisation reste particulièrement perceptible, sous la forme d'un renforcement sans précédent, depuis la guerre, des contrôles aux frontières¹⁴. Il en va de même de sa fonction identitaire, avec les

¹⁰ Pour l'histoire du rôle joué par les régions des Alpes dans la Résistance et leurs prolongements contemporains, on se reportera, entre autres, aux diverses contributions de cet ouvrage.

¹¹ Voir à ce propos le recensement exhaustif qu'en fait dans ce même ouvrage PANICACCI, pour la région française.

¹² L'intérêt du cinéma en matière de manipulation de la mémoire et des identités fut très tôt compris par les nazis sous l'influence de Goebbels, ministre de la Propagande du Reich. A la suite du Cuirassé Potemkine d'Eisenstein de 1925, dont Goebbels était un admirateur, les Allemands produisirent de nombreux films historiques. Ils cherchèrent ainsi à réinterpréter et à se réapproprier des périodes majeures de l'Histoire contemporaine, comme dans *Der alte und der junge König* (Les Deux rois) d'Hans Steinhoff, Deka-Film, 1935 ou avec Kolberg, de Veit Harlan, UFA, 1945. Les tentatives cinématographiques de réécriture de l'Histoire allaient se multiplier au cours des années suivantes avec les superproductions d'Hollywood. Cf LEBLANC Claude, *Le Japoscope*, Paris, Ilyfunet, 2001, 327p.

¹³ On se reportera à ce sujet aux contributions de cet ouvrage.

¹⁴ On consultera à ce propos les articles du journal régional « Nice Matin ». Cette chronique contemporaine des « faits divers » de la Police des Frontières rejoint par bien des aspects les éléments historiques rapportés ici même par Paolo VEZIANO.

courants politiques xénophobes qui ont généré des angoisses obsessionnelles « d'invasion » et de perte d'identité, dont ils ont fait leur principal fonds de commerce.

D'autres influences ont contribué à l'évolution des représentations identitaires du territoire. Plus discrètes, mais non moins efficaces, elles représentent une innovation majeure en matière de mise en scène de la mémoire. Elles furent impulsées, dans un registre plutôt existentiel, par l'essor du tourisme. Généralement occultées, ces pratiques demeurent extrêmement vivaces. Elles offrent par ailleurs un champ largement ouvert à des initiatives de type patrimonial, susceptibles donc d'offrir une alternative aux impasses que rencontrent actuellement les politiques muséales. Le tourisme serait-il le nouvel enjeu des pratiques mémoriales ? On serait plutôt enclin à le penser, au vu de son histoire et de ses évolutions récentes.

2° PARTIE. TOURISME ET PATRIMOINE

En matière de mémoire de la guerre, l'irruption du tourisme est un phénomène moderne. Il remonte aux Romantiques, avec ses célébrations de l'épopée napoléonienne, du souvenir du passage d'Hannibal et de divers épisodes de l'histoire des guerres antiques, lesquelles accompagnèrent les développements de la villégiature alpestre.

Les rapports du tourisme au patrimoine sont par contre beaucoup plus anciens, de même que la dimension identitaire de ses inventions paysagères. Sous son influence, la notion de patrimoine a d'ailleurs été dominée, pendant longtemps, par la seule prise en compte de la valeur historique des monuments et des architectures, notamment des monuments censés représenter l'histoire et l'identité d'une nation ou d'une région. Cette dimension identitaire de la conscience patrimoniale possède des sources très anciennes. Expression des liens unissant les vivants et les morts, elle se matérialise universellement dans des objets ou des symboles, allant de la sépulture aux objets culturels ou aux archives. Elle s'exprime déjà, dans l'Antiquité comme dans les sociétés primitives, par le souci de la filiation et de la généalogie.¹⁵

La recherche des vestiges de la Vraie Croix et des reliques des saints et des martyrs témoignaient de la continuité de ces préoccupations dans le monde chrétien. La prise en compte de l'héritage légué par l'Antiquité allait toutefois donner aux conceptions patrimoniales une dimension nouvelle. Elles eurent comme principal théâtre la capitale de la chrétienté, où fut promulgué le premier exemple connu de législation relative à la protection du patrimoine. La conservation des témoignages du passé devint à partir de ce moment une préoccupation officielle, débouchant notamment sur la mise en oeuvre de lois destinées à empêcher la destruction des monuments antiques ou le pillage des tombes et des sépultures.¹⁶

Répondant à l'universalisme du message chrétien, ces mesures furent à l'origine de la conscience d'un passé commun, aux sources de l'idée moderne de patrimoine et de l'avènement des identités nationales. L'acceptation de cet héritage posa toutefois quelques problèmes. Il fallut ainsi passer par une opération de sélection qui inaugurerait les relectures contemporaines du patrimoine, jusqu'alors plutôt conçu comme une commémoration figée par la tradition. Le christianisme ne conserva en fait que ce qui était jugé conforme au

¹⁵ On se reportera par exemple aux mentions des dieux *lares* chez les Romains, des *theraphim* chez les Juifs (GENESE, XXXIV, 19) ou encore des pénates grecs (ÉNEIDE, II, 747), pour rester dans l'aire culturelle occidentale, car le phénomène possède une dimension universelle.

¹⁶ Voir l'étude très documentée de LENIAUD Jean Michel, « Patrimoine », in *Enciclopedia Universalis*, Paris, 1989. Dès cette époque, l'Empereur Charlemagne fut ainsi contraint de demander au Vatican une autorisation de fouilles en vue de l'extraction de marbres antiques. Le Pape Pie II allait par la suite interdire toute destruction des monuments et des vestiges de l'Antiquité, tandis que son successeur mettait en oeuvre une politique de fouilles systématiques. Au XV^e siècle la Papauté institutionnalisa cette politique patrimoniale, avec la création d'une administration spécifique des antiquités, qui soumettait à autorisation les travaux de fouille comme les relevés des monuments de l'Antiquité

message évangélique ou ce qui l'annonçait, le reste étant détruit ou bien revisité en tant que chef-d'œuvre artistique, apport scientifique ou simple curiosité..

Le tourisme et l'invention du paysage

Les touristes prirent la relève de cette opération de sélection et de conservation, à laquelle ils apportèrent un souci ostentatoire, fondateur de l'attitude patrimoniale moderne. Il vit le jour sous l'influence de l'entreprise de muséification impulsée par les pratiques du *tour*, notamment avec les peintres Hollandais et Flamands qui s'attachèrent, à partir du XVI^e siècle, à la représentation des monuments de la Rome Antique.¹⁷ L'intérêt constant que portèrent les voyageurs aux vestiges du passé allait ainsi conduire à une véritable théâtralisation du patrimoine, qui s'exprima plus particulièrement au travers du développement des pratiques de l'ostentation et de la reconstitution.

Ces innovations trouvaient leurs origines dans l'esthétique classique du paysage, laquelle avait mis à la mode la représentation systématique des ruines des monuments antiques, portiques, colonnes, chapiteaux brisés ou temples détruits, se devant d'animer tout bon paysage italien.¹⁸ Le tourisme fut notamment à l'origine de l'invention des musées, au travers des premières descriptions architecturales des monuments romains, mises en œuvre par les adeptes du *tour*. Les 23 volumes illustrés du *museo cartaceo* (le musée de papier), auxquels aurait notamment contribué le paysagiste Nicolas POUSSIN, en sont l'illustration la plus exemplaire.¹⁹

Le tourisme contribua ainsi à l'invention de l'idée moderne de patrimoine, avec l'essor des collections, des cabinets de curiosités et des musées, en passant par l'inventaire des monuments historiques et leurs mises en scène paysagères. Malgré l'hétérogénéité de leurs références, ces pratiques avaient en commun une même nature ostentatoire. Elles reposaient sur un procédé visant à exclure la réalité dont elles étaient issues, afin de produire des représentations signifiantes de la nature ou de l'identité historique d'une nation, d'une ville ou d'un terroir.²⁰

Le tourisme réécrivait par là même la géographie imaginaire d'un monde dont les repères traditionnels avaient été profondément bouleversés.²¹ La cosmologie renouvelée qu'il impulsa, reposait sur une relecture et une mise en scène des trois espaces traditionnels de la géographie mythique chrétienne, la ville et la campagne (espaces humanisés), et le désert (forêt ou montagne), représentant une variante du « voyage dans l'au-delà ». ²² Les touristes furent ainsi les premiers promoteurs de la montagne alpine, dans un étonnant cosmopolitisme qui préfigurait par bien des aspects la construction de l'espace européen.

¹⁷ Martin VAN HEEMSKERCK en fut le précurseur lors de son séjour à Rome entre 1532 et 1536. On se reportera à ce propos à MORTIER Roland, « Les voyageurs en Italie et le débat sur les institutions au XVIII^e siècle », in *Modèles et moyens de la réflexion politique au XVIII^e siècle, Actes du Colloque International de Lumières de l'Université des Lettres de Lille, 16-19/10/1973*, Lille, Presses de l'Université, 1974, t1, pp117-136, et plus spécialement p44.

¹⁸ CHARLIER Gustave, *Le sentiment de la nature chez les Romantiques français (1762-1830)*, Paris, s.e., 1912, 419p, pp120-127, et MORTIER, *Les voyageurs en Italie; op. cit.*, p21 ainsi que du même auteur *La poétique des ruines en France. Ses origines, ses variations, de la Renaissance à Victor Hugo*, Genève, Groz, 1974, 237p.

¹⁹ Voir MEROT Alain, *Poussin*, Paris, Hazan, 1990, 330p., qui l'attribue à l'initiative du mécène piémontais CASSIANO DAL POZZO.

²⁰ BERTHO LAVENIR, *La roue et le stylo : comment nous sommes devenus touristes, op. cit.*, pp18sq à propos de l'impact du tourisme sur la naissance des soucis patrimoniaux modernes, et pp259sq sur la nature ostentatoire du « système de construction du tourisme » reposant sur les pratiques de « recensement des monuments, protection de sites, réalisation de tables d'orientation ».

²¹ KNAFOU R, « L'invention du lieu touristique : La passation d'un contrat et le surgissement simultané d'un nouveau territoire », in *Homo Turisticus, op. cit.*, pp11-19.

²² Voir URBAIN Jean-Didier, *L'idiot du voyage : histoires de touristes*, Paris, 1991, 270p, pp118-119 & 172sq.

En ce qui concerne les Alpes niçoises, on trouvait ainsi le comte Paolo BALLAD DE SAINT ROBERT, qui organisa en 1864 l'ascension de leur point culminant, le Gélas, ainsi que Quintino STELLA, le fondateur du *Club Alpino Italiano*, suivi par la création du *Club Alpino Accademico*. Les promoteurs de l'alpinisme azuréen rassemblaient encore un notable niçois, le Comte Victor de CESSOLE²³, le monégasque Louis MAUBERT, l'autrichien Ludwig PURTSCHELLE, l'allemand Fritz MADER²⁴, l'anglais John BALLA et l'américain William August COOLIDGE.²⁵

Les inventions paysagères du tourisme naissant allaient rapidement devenir le lieu privilégié de la réactualisation d'une culture, par leur aptitude à produire du sens à partir des éléments empruntés au monde qui l'entouraient :

« Comprendre le touriste, c'est aussi réinscrire la diversité de ses itinéraires et de ses comportements dans une cosmographie du voyage [qui présuppose] un imaginaire de l'espace, [le touriste étant porteur] d'une vision du monde, une façon de voir, un code de perception à partir duquel il interprète les espaces [.../...] un système de territoire symboliques [que l'on pourrait appeler] la Carte du touriste [à l'image de la Carte du Tendre] »²⁶

Les préoccupations patrimoniales des premiers touristes trouvèrent en cela un relais efficace auprès des élites locales, dans un jeu de miroir caractéristique des processus identitaires. Par la cohérence et l'unité de ses pratiques, le tourisme allait ainsi occuper une place majeure dans l'histoire de la modernité.

Les mises en scène touristiques de la mémoire

L'influence patrimoniale du tourisme s'institutionnalisa lors de la campagne de protection des monuments historiques qui vit le jour en France au XIX^e siècle. Impulsée par un passionné du voyage d'agrément, l'écrivain Victor HUGO, elle aboutit à la création du corps des Inspecteurs des Monuments Historiques, qu'anima par ses relevés un autre adepte de la villégiature, Prosper MERIMEE.

Dès 1840, la Commission des Monuments Historiques allait consacrer ces évolutions, en publiant une première liste de monuments classés, qui donna naissance, en 1913, à la loi de conservation des Monuments Historiques. En stipulant que le monument était inséparable d'un contexte paysager, dont rendait bien compte la dénomination "Monuments et Sites", la notion de patrimoine trouvait sa formulation définitive, passant du simple recensement à une vision historique plus large. La protection des Monuments Historiques venait ainsi consacrer la muséalisation du territoire, initiée au cours du siècle précédent par la littérature touristique, donnant naissance dans la foulée à l'idée de « lieux de mémoire ».

²³ CESSOLE fut l'auteur de plusieurs dizaines d'articles relatant la conquête des sommets des Alpes Maritimes, qui forment une véritable chronique de l'alpinisme azuréen. On se reportera notamment à CESSOLE Victor de, "En hiver: Ascensions dans les Alpes-Maritimes", Ann. CAF, 1897, Paris, Chamerot & Renouard, 1898.

²⁴ MADER F, *Die höchstenn teile der Seealpen und der Ligurischen Alpen in physiographischer beziehung*, Leipzig, Fock, 1897.

²⁵ COOLIDGE fut l'un des plus importants alpinistes de sa génération, avec l'ascension de quelques mille sept cent sommets ! Professeur d'histoire à Oxford, il avait pris très tôt goût à la montagne azuréenne, lors de ses premiers séjours en famille en 1864 sur la Côte. Ses parents comptaient sur les bienfaits que son climat pouvait exercer sur cet enfant chétif (et donc prédisposé à la tuberculose). Dès l'année suivante, ils poursuivirent ainsi leurs séjours climatiques en Suisse, et le jeune COOLIDGE passa dès lors chaque été dans les Alpes. En 1904, il évoqua la Côte dans le même temps où il rééditait et complétait le *De Alpibus* de SIMLER, *op. cit.* Cf. COOLIDGE W.A.B, *Souvenirs de mon voyage en 1879 à travers les Alpes-Maritimes*, Nice, Gauthier, 1904)

²⁶ URBAIN, *L'idiot du voyage : histoires de touristes*, *op. cit.*, pp110-111, citant MAC CANNEL, *The Tourist*, *op. cit.*, pp109sq. Voir aussi BORGES, évoquant l'image littéraire d'une carte à 'échelle du paysage et les commentaires qu'en donne CAISSON Max, « Frontières et limites », in *Pieve e Paesi, ouvrage collectif*, Marseille, CNRS, 1978.

Les touristes n'allaient pas attendre l'essor récent des musées de la Résistance, pour se rendre dans les lieux qui conservaient la mémoire de la guerre. On pourrait citer à ce propos l'exemple des Américains en Normandie et celui plus discret des Allemands, pour l'ensemble de l'Europe. Il existe même, de nos jours, des *tour operators* proposant à leur clientèle un « tourisme de guerre ».

Les pratiques touristiques présentent bien des affinités avec celles de la muséification et du patrimoine. Le tourisme est d'ailleurs l'outil majeur de la promotion de la plupart des musées et des mémoriaux, qu'il intègre toutefois dans un réseau informel beaucoup plus vaste. Par là même, il est bien plus respectueux de la polysémie des lieux. Il fait ainsi preuve d'une approche moins réductrice et moins didactique. La gestion muséale de la mémoire fige en effet les interprétations de l'histoire à un moment donné et de manière généralement autoritaire. Ouvert aux initiatives les plus diverses, le tourisme offre un espace de liberté qui laisse beaucoup plus de place à l'imagination et à la créativité.

Par son caractère ludique, il évite encore l'écueil de la culpabilisation et de la crispation identitaire. Outre sa dimension cosmopolite, qui restaure les liens, il permet aussi, au moins autant que les musées, l'usage de procédés scénographiques, pédagogiques et patrimoniaux. Ses réalisations sont plus particulièrement aptes à contribuer à la complexification des représentations et à leur détournement, par le biais du décalage historique qu'il affectionne. Malgré leur apport indéniable, les dimensions patrimoniales ou culturelles du tourisme demeurent généralement dévalorisées ou marginalisées, voire même entachées de suspicion.

Frontière et territorialité.

Du point de vue de l'identité, la frontière apparaît bien, au travers de l'exemple des Alpes méridionales, comme le lieu privilégié d'une histoire institutionnelle. Elle montre notamment que l'identité est prise en permanence dans un processus de totalisation, dont la dimension spatiale est l'un des aspects essentiels.

La territorialité est en effet une notion facilement manipulable. Elle se présente cependant sous deux figures opposées et contradictoires, l'une géographique, qui peut donc être morcelée, l'autre symbolique et de ce point de vue indivisible.

La manipulation des ressources symboliques par la violence ne peut qu'aboutir à la réduction du champ des représentations, une simplification qui se fait sur la base d'oppositions sémantiques.

A l'inverse du processus de clôture du territoire national par les frontières, l'échange symbolique, dont le tourisme offre une illustration exemplaire, permet par contre le renforcement des identités et s'oppose à leur dilution.

Le rôle joué de nos jours par le tourisme, en matière de patrimoine, pourrait donc bien devenir l'un des enjeux majeurs des politiques mémoriales. A condition toutefois que se développe la réflexion, déjà largement amorcée par l'anthropologie contemporaine, sur la nature de l'une des principales institutions de la modernité.²⁷

CREDIT ICONOGRAPHIQUE

Diapos 1-2. Vue d'ensemble et détail du monument destiné à célébrer l'Annexion de Nice à la France.

Il fut érigé en 1892, alors que la région n'était rattachée que depuis une trentaine d'années. C'est l'un des premiers exemples des entreprises modernes de manipulation de la mémoire, qui aboutira ici à un cas de figure, avec l'invention d'une histoire de Nice

²⁷ Outre les ouvrages déjà cités de d'URBAIN et de BERTHO-LAVENIR, on se portera utilement aux références données par MICHEL Frank, « Des manières d'être et de faire du touriste et de l'anthropologue. Une rencontre impossible et/ou impensable ? », in *Tourisme, touristes, sociétés*, MICHEL F (dir.), Paris, Harmattan, 1998

française. On n'hésitera pas à la faire remonter jusqu'au moyen-âge, voire même à la romanisation, bien avant que la France elle-même n'existe en tant que nation !

Diapos 3-4 et photos 5-8. Les premiers monuments aux morts, à travers l'exemple niçois de l'Église du Jésus et quelques ex-votos du sanctuaire voisin de Notre Dame de Laghet.

Les premières commémorations de la Grande Guerre eurent pour cadre les sanctuaires de la religiosité populaire. Elles révèlent le caractère sacralisé du sacrifice, au fondement des identités nationales modernes et la parenté des procédés employés avec ceux des cimetières et des musées.

Diapos 9-12. Un jardin public transformé en lieu de mémoire, l'exemple du square Albert 1^o à Nice.

Il offre une illustration exemplaire des enjeux identitaires de la commémoration des conflits guerriers du XX^e siècle. Il associe ainsi un groupe statuaire représentant des alsaciens en costume traditionnel (une invitation pour les Niçois à s'identifier à cette région dont ils partageaient la situation frontalière disputée), à un monument commémorant l'époque de l'invasion de Nice par les tenants de l'irréductibilisme italien. Les rapatriés des colonies d'Indochine et d'Algérie, venus par la suite intégrer massivement la société niçoise, allaient tout naturellement y trouver place.

Diapos 13. La militarisation de la frontière franco-italienne après l'Annexion. Document JL Panicacci.

Elle allait elle aussi fortement contribuer à inscrire la nouvelle frontière dans l'espace vécu, sur un registre beaucoup plus institutionnel.

Photos 14 15 et 16. Le tourisme et la restauration du lien : l'exemple de la Route du Sel

En 1999, l'Institut d'Economie Contemporaine a organisé une reconstitution historique de l'ancienne route du sel, qui unissait les Alpes Maritimes au Piémont. 500 kilos de sel ont été débarqués à Villefranche par une goelette et acheminés jusqu'à Cuneo par un convoi de charettes et de mulets. Cette manifestation, à la fois touristique et patrimoniale, visait à donner une illustration concrète et vivante de la disparition de la frontière des Alpes. On a largement fait appel pour cela au décalage historique, en mêlant au fil des étapes le folklore (avec la participation des groupes locaux), le patrimoine (monumental, artistique et ethnologique), les reconstitutions d'époque (moyens de transport terrestres et maritimes), les échanges transalpins (avec des banquets quotidiens dédiés aux cuisines méditerranéennes), les souvenirs des guerres (participation des Chasseurs Alpains et étapes dans les forts de la frontière) et la modernité (concerts de jazz, de rock, spectacles de danse contemporaine). Une exposition et une bibliothèque itinérantes, des conférences, des projections de films et des animations pour les enfants accompagnaient la caravane.